



un leporello, cette longue bande de papier qui se déploie comme un éventail ou comme une tapisserie, entrelacée des fils colorés de ses diverses vies et de ses multiples talents.



Etel Adnan, Forêt II, 2015, encre et aquarelle sur papier, Japon, plié : 25 x 11 cm, déplié : 273 cm,

## Sous le charme de Klee



Etel Adnan, Paysage de Feu, 2017, LaM, Villeneuve d'Ascq ©Etel Adnan, 2019 ©N. Dewitte/LaM

Elle part en 1949 vivre à Paris, croise Gaston Bachelard, écoute à la Sorbonne Étienne Souriau, qui lui obtient une bourse pour les États-Unis. Voici la jeune philosophe face au Pacifique et au désert. Après Harvard, elle enseigne la philosophie de l'art à Berkeley pendant dix-sept ans, et écrit, déjà, une poésie en prose, par touches et petits chapitres. Dès la fin des années 1950, elle se met à peindre sans avoir jamais appris. Elle est subjuguée par l'œuvre de Paul Klee : *« Je suivais des yeux chaque ligne, découvrais qu'il encadrait en quelque sorte ses tableaux dans l'intérieur de la toile pour les agrandir mieux... Comme un premier amour dans d'autres domaines, cette passion créait une acuité du regard dont je me souviens comme d'une révélation continue... Il représentait un monde intime et étranger en même temps. Sa diversité apportait des surprises. Ses couleurs me semblaient être comme des émaux. Bien que non formée par des théories ou par des cours sur l'histoire de l'art, je voyais dans plusieurs tableaux, même quand ils étaient lumineux, une terrible angoisse. C'était un homme entre deux guerres... »*, dira cette artiste elle aussi de l'entre-deux. Elle apprend chez Klee une abstraction pas vraiment géométrique mais faite de volumes colorés s'encastant calmement les uns dans les autres.

Plus tard, lorsqu'à la suite d'un accident de voiture et d'une opération ratée, elle se retrouve dans l'impossibilité de conduire un véhicule ou de soulever les grands châssis tellement en vogue dans ces années-là en Amérique, elle transforme cette contrainte en liberté. Si on déménage de continent en continent, *« de personne en personne »*, il faut ne pas s'encombrer. Une mobilité qui l'oblige à ne plus travailler que sur des petits formats, métaphores du nomadisme, de l'exil et de la légèreté. Plus besoin de grands ateliers, la pièce où l'on écrit suffit. Naissent alors des paysages abstraits, des fenêtres délicates ouvertes sur les vagues de la mer se superposant les unes aux autres, ou sur la ligne de crête du mont Tamalpais, qu'elle voit depuis ses fenêtres californiennes et dont elle fait sa montagne Sainte-Victoire ! La mer de Beyrouth l'obsède, cette liquidité bienfaisante et féminine : *« Y plonger. Il n'y a pas de séparation entre la*



mémoire » au Château La Coste en 2018, ces tapisseries abstraites, aux couleurs chaudes relevées d'entrelacs, sont de purs instants de poésie joyeuse. Des signes, des ponctuations de couleurs, des alphabets inventés, des calligraphies recourbées aussi bien qu'anguleuses, toute une poésie visuelle fragmentée, un rythme dansant, un sentiment d'errance, de mouvement perpétuel et même d'une suite d'instantanés que l'on retrouve dans ses splendides leporellos, sur lesquels elle s'abandonne à la fluidité du geste. Elle en parle dans *Écrire dans une langue étrangère* : « *En 1964, j'ai découvert ces carnets japonais qui se déplient en accordéon dans lesquels les peintres nippons accordaient dessins, textes et poèmes... J'en trouvais dans une boutique de San Francisco où les gens les achetaient pour faire leurs albums de famille. J'ai aussitôt imaginé que ce serait une excellente alternative au format carré ou rectangulaire de la page ; comme si vous écriviez la rivière elle-même* ». Grâce au leporello, Etel Adnan marie la poésie à la peinture, et renoue avec une certaine culture arabe qu'elle modernise.



Etel Adnan, En route vers le désert, 2018, gravure, 76 x 45,5 cm, Courtesy Galerie Lelong & Co.

Comme dans un kaléidoscope, les couleurs s'attirent, s'aimantent. Leurs surfaces plates et maigres rayonnent pourtant, charnelles mais sereines. La palette est vive et tendre à la fois, du jaune aux différents roses, du bleu layette au bleu lavande, des verts printaniers aux bruns chauds. Chaque teinte est à sa place, étalée au couteau ou à la spatule, sans jamais se mélanger. Bien qu'elle ne soit pas mystique, l'artiste part à la recherche de la moindre parcelle de beauté sacrée qu'elle retrouve chez Giotto ou Fra Angelico. Elle sait peindre les couleurs des sables de l'Arabie, les ocres et les mauves, les orangés un peu violets et les rouges un brin cuivrés. Leur

vibration rappelle parfois celle de Paul Klee, comme cela apparut si évident à l'exposition du Centre Paul Klee de Berne en 2016, ou à l'Institut du monde arabe à Paris, deux expositions organisées par Sébastien Delot, qui cette fois-ci a choisi, au LAM de Villeneuve-d'Ascq, de faire dialoguer son œuvre avec celle de la compagne d'Etel Adnan, l'artiste et éditrice Simone Fattal.